



MLTA 1706

LE
DRAME DU PEUPLE.

PREMIÈRE PARTIE :

LES MARTYRS,

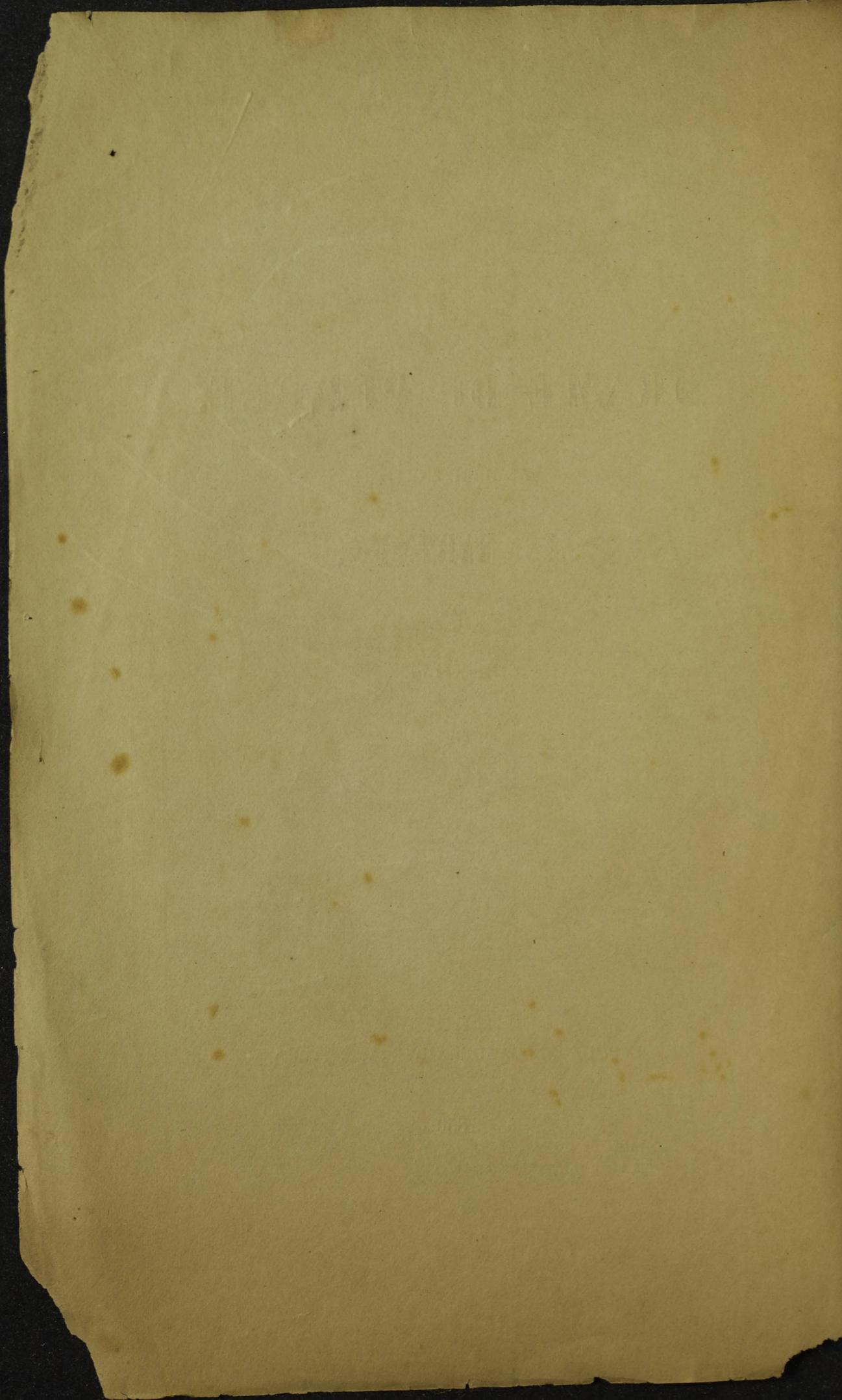
PAR

CH. POTVIN.

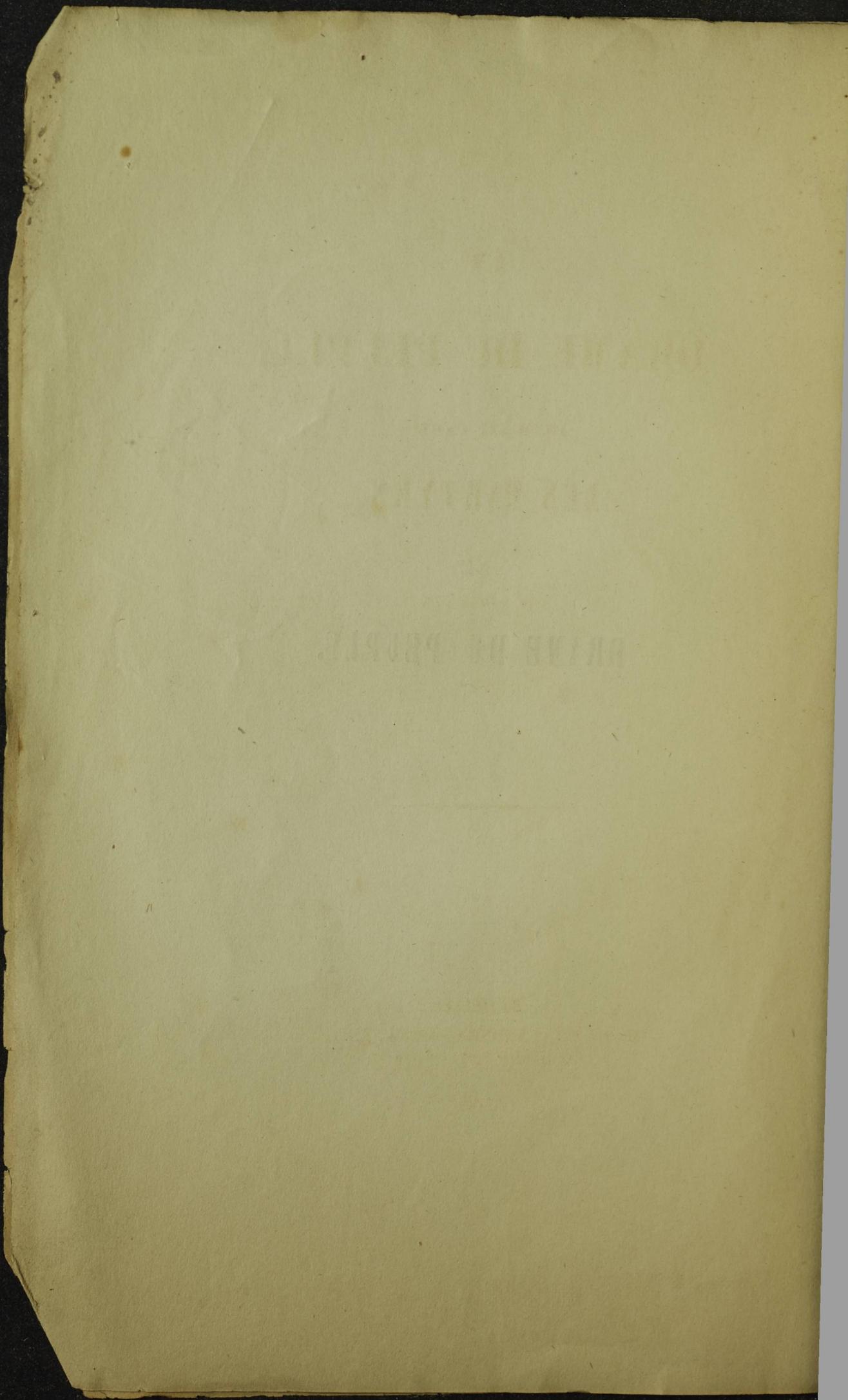


BRUXELLES,
IMP. DE CH. VANDERAUWERA, ÉDITEUR,
Montagne-aux-Herbes-Potagères, 25.

1850.



LE
DU PEUPLE.



LE
DRAME DU PEUPLE.

PREMIÈRE PARTIE :

LES MARTYRS,

PAR

CH. POTVIN.



BRUXELLES ,
IMP. DE CH. VANDERAUWERA, ÉDITEUR,
Montagne-aux-Herbes-Potagères, 25.

—
1850.

DR. J. H. DE P. P. P.

LE
DRAME DU PEUPLE.

PROLOGUE.

UN SUICIDE. — 1832.

UN POLONAIS.

— « O monde, sois maudit ! Dieu te livre aux vampires ;
L'égoïsme et la faim dévorent tes empires ;
J'ai vu la vile chair assujettir l'esprit ;
Le sentiment du bien dans les cœurs dépérit ;
De la pensée, hélas ! les flammes assoupies
Laissent l'homme jouet de prestiges impies ;
La ruse le bâillonne, ou la force l'abat ;
Esclave ou corrompu, son dos porte le bât ;
Les peuples ignorants ont gardé leurs lisières,
Et l'on nomme ce siècle un siècle de lumières !

« La terre où je suis né n'est plus qu'un grand tombeau.
J'étais à l'âge heureux où tout est neuf et beau :
Mon père, qui sentait monter les vents contraires,
M'éloigna ; sous son toit il gardait mes deux frères ;

L'un déjà fort et fier pour braver le péril,
L'autre que ses dix ans défendraient, pensait-il.
Je partis; sous mes pas la terre était mouvante;
A l'horloge du temps sonnait mil huit cent trente;
Il paraissait ouvrir au monde démâté
Le port nouveau des lois et de la liberté;
Au soleil de juillet Paris reprit la vie.
Bientôt le feu puissant embrase Varsovie;
A peine respirant, le monde est ébranlé,
Mon pays répondait : la gloire avait parlé.
Rien ne put m'arrêter, j'y courus : O patrie !
Tu gisais dans le sang et la face meurtrie !
Et ton exécuteur, ignorant le remord,
Un pied sur ton cadavre, insultait à ta mort.

« Un lugubre convoi m'attira dans un temple;
Le Christ sur les autels nous montrait son exemple,
Et sur le sol sanglant se traînaient, sans appui,
Des hommes mutilés, des martyrs comme lui.
Les fers que l'on rivait fesaient grincer les limes;
Vingt cercueils ambulants s'emplissaient de victimes,
Et couraient les livrer, au milieu des déserts,
A cette mort sans fin des éternels hivers.
Vint un enfant; je pus le reconnaître à peine :
Mon frère ! roseau frêle, il ployait sous sa chaîne,
Mais, souriant encore en voulant la lever,
Il semblait dire : Au moins mon cœur sait la braver !
Et, l'âge à son orgueil laissant une foi forte,
Pologne, cria-t-il, non, non, tu n'es pas morte !

« Mon père le suivait; sur le peuple hagard
Il posa doucement le feu d'un beau regard;
Grave, sans désespoir, il semblait le prophète
Qui, connaissant le port, contemple la tempête ;
Mais les luttes d'un cœur qui n'avait point faibli
Avaient usé son corps; comme il était vieilli !
O bourreaux ! un vieillard ! l'honneur de la patrie !
Mon père, en cet enfer du Czar ! en Sibérie !

A ce penser mon cœur fléchit, mon front se perd...
Quand je revins à moi, le temple était désert.

« Je partis, espérant, — Comme l'espoir enivre ! —
Trouver une patrie aux lieux où l'on pût vivre
De cet air généreux fait pour l'humanité,
Vivre par la pensée et par la liberté !...
O monde, à tes forfaits mon âme s'est flétrie !
Que le ciel... ou l'enfer me donne une patrie !
L'arme est prête; elle au moins ne saurait me trahir;
Je serai libre enfin. Mort, tu vas m'obéir. » —

La détente s'échappe, et l'âme, au corps ravie,
Frémit, épouvantée, au seuil d'une autre vie.
Se mêlant à la foudre, une voix gronde et dit :
— « Toi qui maudis la vie, homme ingrat, sois maudit !
Pour avoir méconnu, déserté, comme un lâche,
L'œuvre qui chaque jour t'apportait une tâche,
Des peuples désormais tu suivras le combat,
En martyr impuissant et non plus en soldat.
Tu comprendras combien, pour son œuvre éternelle,
Le genre humain exige et de force et de zèle,
Combien sur ses progrès un homme a d'ascendant,
Et ce qu'il a perdu peut-être en te perdant.
Tu sentiras pour lui l'intérêt vif et tendre
Dont un cœur généreux ne saurait se défendre,
Et le voir, sans secours, lutter à tout moment,
Sera pour tes remords un cruel châtement. » —

La voix dit, et Conrad, frappé d'horribles craintes,
Entend à ses remords répondre mille plaintes,
Voit s'ouvrir devant lui, d'un coup d'œil embrassé,
Le monde... Son supplice a déjà commencé.

Que de fois, transporté de vigoureuses haines,
Oublieux de la mort, il veut briser ses chaînes !
Voyant le mal ramper et devenir puissant,
Oh ! que de fois il veut, pour sauver l'innocent,

Pour prévenir le monstre ou le réduire en poudre,
Intervenir soudain, comme ferait la foudre !
Mais chaque fois, douleur impossible à conter,
Aux portes du tombeau son front va se heurter.

Que de fois, nous voyant au seuil des bonnes voies,
Il s'élançait vers nous en d'ineffables joies !
Il veut, car il nous voit encore irrésolus,
Nous crier : En avant ! ne vous arrêtez plus !
Et, quand triomphe encor le crime et l'imposture,
L'espoir qu'il a conçu redouble sa torture.

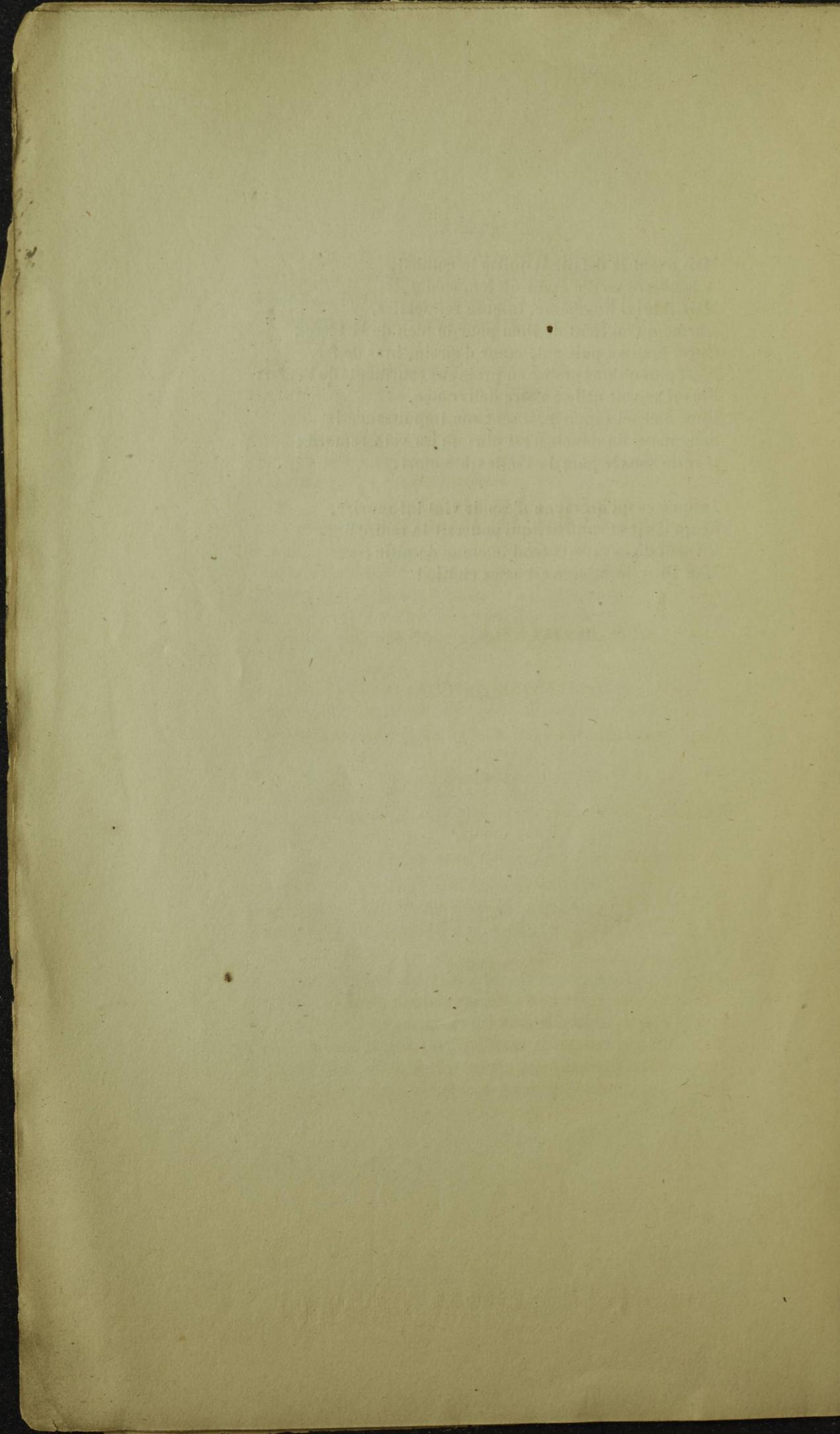
Oh ! comme il aime alors le jour qu'il a maudit !
Comme il comprend enfin ce que l'archange a dit !
Comme il voudrait encor retrouver l'existence,
Renoncer à ses biens d'amour ou d'espérance,
Mais en garder du moins ce sublime pouvoir
De penser et d'agir pour remplir un devoir !

— « La vie ! arme céleste et puissance féconde
Qui crée à chaque instant et transforme le monde !
Tant que nous nous sentons ce levier dans la main,
Nous devons travailler au bien du genre humain,
Pour léguer, augmenté de conquêtes prospères,
A nos fils l'édifice élevé par nos pères !
Mes pères, j'ai trahi l'effort de leur vertu.
Leurs fils souffriraient-ils si j'avais combattu ?
Un transfuge souvent décide la défaite.
Peut-être à la balance il manquait une tête ;
Et la mienne, en tombant, ne pouvait-elle pas
Utiliser ma vie et finir les combats ? » —

Et, regardant ces chairs qui furent son cadavre,
Il recule d'effroi, mais le remords le navre :
Il demande au Seigneur de les reprendre aux vers
Pour des siècles, s'il faut, de lutte et de revers :
— « Des plus terribles maux fût-elle poursuivie,
O mon Dieu ! rendez-moi la puissance, la vie ! » —

Mais avant la défaite il quitta le combat,
A la guerre sacrée ôtant un bon soldat,
Mais il brisa lui-même, insensé réfractaire,
L'arme qu'on tient de Dieu pour le bien de la terre ;
Et cet homme puissant, cœur d'airain, bras de fer,
N'est plus qu'une ombre en proie aux tourments de l'enfer ;
Plus il se voit utile à notre délivrance,
Plus, ô cruel supplice, il sent son impuissance !
Son amour du devoir n'est plus qu'un vain remord ;
Il reste sous le joug de l'inflexible mort.

Jusqu'à ce qu'un rayon d'espoir vînt lui sourire,
Ce qu'il vit et souffrit, qui pourrait le redire ?
Un seul de ces récits fend le cœur de pitié ;
Mon Dieu, le suicide est assez châtié !



PREMIÈRE PARTIE.

LES MARTYRS. — 1849. —

SCÈNE PREMIÈRE.

Une réunion de démocrates dans les catacombes de Paris.

LE CHOEUR.

Rendons gloire au succès ! le vaincu doit se taire,
Doit se taire et mourir.
Les rois ont ressaisi leur hache héréditaire ;
Le sabre règne et le droit va périr ;
Un siècle de martyrs s'ouvre encor sur la terre.
Cieux, voilez-vous : les Justes vont mourir.

UN POÈTE.

Vertu, tu n'es qu'un mot ! Tel un sombre génie
Poussa le dernier cri de Rome à l'agonie ;
Mais dans l'éroulement de vingt peuples battus,
Je ne redirai pas ton blasphème, ô Brutus.
Je crois à la justice en expirant pour elle ;
Au Dieu dont elle sort je remets ma querelle,

Et, pareil à Socrate, au terme souhaité,
Je chante l'espérance et l'immortalité.

LE CHOEUR (*première partie*).

Le Droit est éternel. Dieu dans son sein le porte.
L'homme ne peut rien contre lui.
Il règne : tout est grand ; l'ordre, la paix a lui ;
Mais il retourne aux cieux quand le crime l'emporte.

LE CHOEUR (*en entier*).

Le Droit est éternel. Dieu dans son sein le porte.
L'homme ne peut rien contre lui.

LE CHOEUR (*deuxième partie*).

Il s'en retourne aux cieux quand le crime l'emporte,
Mais c'est pour en descendre au milieu des éclairs ;
Sa foudre retentit au trône des pervers,
Et la nation qu'on croit morte,
Se lève de la tombe et rejette ses fers.

LE CHOEUR.

Le Droit est éternel. Dieu dans son sein le porte.
Il régnera sur l'univers.

RÉGINA.

Elle entre en manteau de reine du carnaval.

Quoi ! Paris est rempli de courses triomphales ;
Partout le carnaval traîne ses saturnales ;
Et, comme des maudits embrassant un autel,
Vous adorez, dans l'ombre, un chagrin immortel ;
Non ! de la pauvreté rejetez la livrée ;
Couvrez d'un manteau d'or la blouse déchirée.
L'hiver fut long et dur : profitez d'un beau jour ;
Brisez sa froide larve et butinez l'amour ;
C'est l'instant d'emprunter des ailes à la danse !
Ne laissez point passer la joie et l'abondance.
On boit l'oubli des maux dans un Sauterne fin.

LE CHOEUR DES OUVRIERS.

Nous sommes sans travail et nos enfants ont faim.

RÉGINA *aux étrangers.*

La misère sur vous n'a point ces sombres signes,
Et déjà de Momus vous portez les insignes ;
Le costume étranger sied bien à nos plaisirs ;
Suivez mes pas : je suis la reine des loisirs !
Mes feux ranimeront votre face flétrie.

LE CHOEUR DES EXILÉS.

Nous sommes exilés et pleurons la patrie.

RÉGINA.

La patrie est partout aux jours du carnaval.

(*Aux écrivains.*)

-- Mais vous dont talent est resté sans rival,
Livrez aux vifs baisers de la joie et des grâces
Un front où la pensée a laissé trop de traces ;
La science sourit aux joyeux passe-temps ;
J'aime un essaim d'oiseaux sur l'arbre de cent ans ;
Horace des vins vieux célébrait les annales,
Et César conviait Antoine aux Lupercales.

LE CHOEUR DES ÉCRIVAINS.

Le peuple est notre frère ; il souffre, nous souffrons.

UN OUVRIER.

As-tu pesé le poids qui fait fléchir nos fronts ?
Femme, j'ai vu mon fils, d'une lèvre amaigrie,
Presser, presser en vain la mamelle tarie ;
Sa mère au désespoir s'est tuée et semblait
Lui dire : Prends mon sang à défaut de mon lait.

UN JOURNALISTE.

Travaille, souffre et meurs, dans le froid, dans les flammes,
Peuple, il n'est point pour toi de pitié dans les âmes !

Ton fils, lorsque son sang est fait de lait encor,
L'épaise et l'Industrie a doublé son trésor ;
Et, s'il peut échapper à cette Cannibale,
Émeutier de la faim, il mourra d'une balle.
Car c'est la guerre à mort, la guerre des écus :
La liberté pour tous, la misère aux vaincus !
L'éternel ennemi que poursuit la croisade,
C'est toi dans l'atelier, toi sur la barricade ;
Et, quand du capital le joug t'est présenté,
Libre, attèle ton front, ou meurs en révolté.

LE CHOEUR.

Rendons gloire au succès ! le vaincu doit se taire,
Doit se taire et mourir.
Les rois ont ressaisi leur hache héréditaire ;
L'or règne et le droit va périr ;
Un siècle de martyrs s'ouvre encor sur la terre.
Cieux, voilez-vous ; les Justes vont mourir.

SCÈNE II.

LA POLOGNE.

UN POLONAIS à *Régina*.

As-tu compris l'exil et, dans l'âme isolée,
Le mal de la patrie absente et violée ?
Ne le compare pas aux maux que tu connais ;
Si tu veux le juger, demande aux Polonais.
(Le fantôme de la Pologne apparaît.)

UN RUSSE, au Polonais.

Le sol où je suis né n'est point une patrie ;
L'homme en cette prison n'a d'humain que la vie ;
Sur mon berceau d'esclave un tyran a régné ;
Mais tu parles : je pleure et mon cœur a saigné.
Je suis Russe de nom ; de cœur je suis ton frère ;
Comme toi, j'ai choisi la liberté pour mère ;
Russe, mais quand le fer sortira du fourreau,
Je serai Polonais pour frapper ton bourreau.

LE CHOEUR.

Sainte fraternité des hommes,
Bonheur au sage révélé,
Ton culte, dans l'ombre où nous sommes,
S'abrite au cœur de l'exilé.
Dieu, quand vers lui le peuple crie,
Donne-t-il l'exil pour patrie
Aux prêtres de la liberté,
Pour qu'ils se reconnaissent frères
Et, de races jadis contraires,
Ne forment qu'une humanité ?

SCÈNE III.

L'ITALIE.

LE CHOEUR.

Quel est cet étranger qui nous cherche dans l'ombre ?
Sous le masque on devine un front puissant et sombre.

GARIBALDI.

Frères, Rome n'est plus ; notre glaive est maudit ;
Venise a succombé ; je suis Garibaldi.

— Italie ! oh ! j'ai vu ton réveil magnanime :
Tu donnais à ce siècle un spectacle sublime !
Profanée et stérile aux bras de tes bourreaux,
Libre, tu redeviens la mère des héros.
Tout revit ; tes cités, émules de courage,
Sur les trônes tremblants ont soulevé l'orage ;
Naple est en feu ; Venise a suivi son élan ;
Le courant d'héroïsme électrise Milan.
Rome ! oh ! lorsqu'au sommet du Capitole antique,
Retentirent ces mots : Rome est en République !
L'Europe tressaillit, fière et reconnaissant
Le premier cri d'éveil d'un grand siècle naissant.

Cherchez ce vil troupeau qu'un prêtre séculaire
Lie au joug étranger avec un scapulaire :
L'éloquence dans l'ame et les armes en mains,
A la cause du peuple, il rend les vieux Romains !
Le monde de ce jour crut à la délivrance.
Mais non, le despotisme a suscité la France,
Et Rome doit périr ! Mais elle a combattu,
Mais l'honneur, vrai succès, revient à sa vertu,
Mais son bras ne fléchit, ni son cœur ne succombe ;
Ce sont ses monuments qui cèdent à la bombe !

Son sénat plébéien, que le glaive a trahi,
Siège au milieu des feux, comme sur Sinaï ;
Sa voix monte au-dessus des foudres de la guerre,
Il proclame du droit la charte humanitaire ;
Quand le sabre annula le code souverain,
Lui, le gravait encor sur des tables d'airain.
Aux modernes Brennus, l'assemblée héroïque
Opposa sa présence et son calme stoïque :
Et le vainqueur la vit, de respect tourmenté,
Immobile en son droit et dans sa majesté.

Frères, d'un même coup j'ai vu tomber Venise ;
Dans toutes ses cités l'Italie agonise ;
Le bombardeur de Naple et le vieux Radetzky,
Massacrent en rivaux et pillent à l'envi ;
Un prêtre avait servi la cause qu'on profane ;
A se voir dégrader le vainqueur le condamne :
Parodiant le sacre où l'évêque pieux
Couronne le lévite en coupant ses cheveux.
Le bourreau, lui faisant une horrible blessure,
Sur son crâne écorché détruisit la tonsure.
Du haut des toits, à Naple, on a précipité
Les femmes et l'enfant sur leur sein allaité ;
Une actrice charmait la scène milanaise,
On la fouette : elle avait chanté la Marseillaise.
La pensée est un crime et les pleurs sont suspects ;
On gorge les prisons au nom d'un Dieu de paix.

France, Rome est au frein ! mais quand ton sabre y règne,
Ton honneur prend le deuil et ta liberté saigne ;
Mais entends-tu le cri de ce peuple martyr :
France, pour vaincre Rome, il t'a fallu mentir (*) !
Mais tu fais triompher ceux qui rêvent ta perte ;
Aux flancs des libertés la tranchée est ouverte ;
Ton glaive, opprimant Rome, opprime l'univers ;
Donnant des fers au monde, il t'apprête des fers !
(Le fantôme de l'Italie apparaît).

CHOEUR DE FRANÇAIS.

Non, ce n'est pas la France-mère
Qui livre ses fils au mépris !
C'est l'esprit du dix-huit brumaire,
C'est Coblantz régissant sur Paris.
Lutte insensée autant que vile !
On peut profaner une ville ;
Nos droits bravent tous les vainqueurs.
Je suis Français, et je suis homme :
Quand nos drapeaux entraient dans Rome,
La honte m'arracha des pleurs.

GARIBALDI.

Ne parlez pas de honte ! à nous l'indépendance !
Frères, je pleure Rome et je pleure la France.
Puisse Dieu relever, par un même succès,
La liberté romaine et le drapeau français !

LE CHOEUR.

Rome, peux-tu souffrir un maître
Et laisser ton front indompté
Courbé sous la mule d'un prêtre,
Toi qui peux dire avec fierté :
A la France j'ai résisté !
Les rois ajoutent à leurs fastes
Une de ces pages néfastes,

(*) Voir la lettre de Mazzini à M. de Falloux.

Où la honte imprime son sceau ;
Mais, de tout droit bravant la règle,
Ils n'ont brisé que l'œuf de l'aigle,
Et ta défaite est un berceau.

UN AUTRICHIEN à *Garibaldi*.

Vienne fut mon berceau ; j'ai vu dans ses murailles,
Le peuple, sol brûlant, labouré de mitrailles ;
Dirai-je la victoire et ses crimes sans nom ?
Le nouvel évangile y trouve son Néron.
Et tandis que Milan cède à la baïonnette,
Vienne, en Mesenhauser pleure son Lafayette.
Car le noble Hapsbourg égorge des deux mains :
Son peuple et l'étranger, l'Autriche et les Romains.
Mais c'est en vain qu'il veut, au nom de fausses haines,
Par nos bras enchaînés faire forger vos chaînes ;
Pour nous tout peuple est libre et nul n'est étranger ;
Frères d'exil, soyons frères pour nous venger.

(*Le fantôme de l'Autriche apparaît.*)

CHOEUR D'EXILÉS DE DIFFÉRENTS PAYS.

Au banquet fraternel, tous, nous demandons place ;
Entre les nations que la haine s'efface.
Toutes, n'ont-elles pas, leur vampire au côté :
L'injustice et la faim, l'or et la royauté ?

LE CHOEUR.

Sainte fraternité des hommes,
Bonheur au sage révélé,
Ton culte, dans l'ombre où nous sommes,
S'abrite au cœur de l'exilé.
Dieu, quand vers lui le peuple crie,
Donne-t-il l'exil pour patrie,
Aux prêtres de la liberté,
Pour qu'ils se reconnaissent frères
Et, de races jadis contraires,
Ne forment qu'une humanité ?

SCÈNE IV.

LA HONGRIE.

LE CHOEUR (*première partie*).

Le peuple est opprimé, gloire aux rois de la terre !
Il meurt, le feu sacré des révolutions.
La liberté s'enfuit cherchant un sanctuaire ;
Le sanglant despotisme, armé de son tonnerre,
La repousse, debout, du seuil des nations.
La verrons-nous périr, proscrire de la terre ?

UNE VOIX.

Un petit peuple encor défend l'arche des droits ;
Liberté, dans son camp tu trouves des asiles ;
Puisse, puisse, ô mon Dieu ! dans les champs des Hongrois,
L'oppression trouver ses Thermopyles !
Déjà les tyrans ont frémi ;
Le czar, que le succès du pygmée importune,
S'arme pour la cause commune :
Les rois ne peuvent plus triompher à demi ;
Le Xerxès de Moscou va changer la fortune...
C'est bien : le Spartiate attendra l'ennemi.

UNE AUTRE VOIX.

Mais quand se précipite, aux champs de la Hongrie,
Une avalanche de soldats,
Que peut le Magyar contre un million de bras ?

PREMIÈRE VOIX.

Il peut mourir, comme Léonidas,
Mourir en sauvant sa patrie.

KLAPKA (*entrant*).

Trahison ! trahison !

LE CHOEUR

Klapka !

KLAPKA.

Le Magyar
N'est plus et sa patrie, on l'a vendue au czar !

Kossuth, l'homme de feu, de loyauté, de gloire,
Quand on nous trahissait, ne pouvait pas le croire ;
Il grandissait à l'œuvre et, transportant les cœurs,
Créait à chaque pas un peuple de vainqueurs ;
Mais le Russe entamé renaissait ferme et sombre :
Armée et peuple étaient dévorés par le nombre.
Et quand manquaient le pain, les armes en tout lieu,
Kossuth disait : Luttons ! mais je ne suis pas Dieu !
D'activité, de force, il faisait des merveilles ;
En travaux de Titans, il épuisait ses veilles ;
Mais le traître semblait, égarant ses soldats,
Dire : Tu n'es pas Dieu, je serai ton Judas.

O peuple de héros ! tout entier sous les armes,
Ton âme grandissait, quand croissaient les alarmes !
Tu serais mort debout, vengé, si non vainqueur...
Hélas ! la trahison t'envia ce bonheur.

Bourreaux, envahissez la nouvelle Pologne !
Un infâme aux gibets donne de la besogne ;
La vengeance a sonné sa Saint-Barthélemy ;
Le vaincu pour le lâche est plus qu'un ennemi.
Il manque maint trophée à vos sanglantes fêtes.
Cherchez-les dans l'exil ; mettez à prix nos têtes !
Si l'hospitalité veut sauver un héros,
Croisez-vous ! conquérez une proie aux bourreaux !

Non ! je ne dirai pas tant d'horreurs inconnues :
Le knout profanateur tuant les femmes nues,
Par ce spectacle affreux les époux torturés,
Les berceaux en débris, les vieillards massacrés ;
La clémence jouant d'atroces parodies,
Le viol s'associant au meurtre, aux incendies,
Par le lâche en fureur le courage puni,
Le meurtrier de Blum frappant Bathyani,
Et, pour comble d'affronts, d'iniquités infâmes,
Une Sophie osant calomnier nos femmes !

(Le fantôme de la Hongrie apparaît.)

LE CHOEUR.

Peuple hongrois, digne héritier
De tous les martyrs de la terre,
La liberté du monde entier,
Reposait sur ton char de guerre.
Hélas ! la trahison en a brisé l'essieu.
Mais le droit ne meurt pas sur la tombe du brave.
A la chaîne des rois il manquait un esclave,
Il manquait un martyr à la cause de Dieu.

SCÈNE V.

LE CHOEUR DES NATIONS.

LE CHOEUR.

L'ordre règne en tout lieu ! Nations opprimées,
Unissons nos sanglots et nos mains désarmées ;
Dieu descend au milieu des justes rassemblés ;
Implorons le Dieu des armées,
Il n'est plus d'autre espoir au cœur des exilés.

LE CHOEUR (*première partie*).

Quel temps, ô liberté, fut plus riche en grands hommes
Armés en ton saint nom du glaive et de la voix ?
En quels temps a-t-on vu, comme au siècle où nous sommes,
Partout, aux mains du peuple, éclater à la fois
Le feu qui détruit les Sodomes ?
Ton succès était mûr ; quel lâche en eût douté ?
Par les Garibaldi ton glaive était porté ;
Aux mains du fier Manin et de Bem l'indompté,
Ton drapeau faisait des miracles ;
Kossuth portait ton charme et ta foudre en sa voix ;
Lamartine chantait, Ledru vengeait tes lois ;
Mazzini rendait tes oracles.

LE CHOEUR (*deuxième partie*).

Sainte guerrière, ô liberté !
Ton succès était mûr ; quel lâche en eût douté
Devant ces sublimes spectacles ?

LE CHOEUR (*en entier*).

Hélas ! hélas ! nos défenseurs
Sont frappés en anges rebelles ;
Et nos fruits les plus doux, nos palmes les plus belles
Sont foulés par les oppresseurs.

LE CHOEUR (*première partie*).

Peuple, jusques à quand, dupe de ta clémence,
Laisseras-tu prendre ta liberté
Aux pièges de la confiance,
Et de la générosité ?
Que pouvaient-ils, tes rois, contre ta volonté ?
Rien par le droit, et rien par leur puissance,
Rien que par l'artifice à l'enfer emprunté.
Tu tombes, auguste victime,
Et ton vainqueur, hier ton ami, t'écartere,
Te mutile aujourd'hui, t'écharpe, te décime ;
O toi qui fus clément, n'attends pas de pitié.

LE CHOEUR (*deuxième partie*).

Il te reste Dieu seul ; ta cause est immortelle ;
Et Dieu semble nous réprover !
Veut-il pour ses élus une race nouvelle ?
Attendra-t-il un siècle encor pour nous sauver ?
De ce siècle opprimé j'entends le dernier râle ;
Les rois scellent sur lui la pierre sépulcrale ;
Puisse nos fils la soulever !

LE CHOEUR (*en entier*).

L'ordre règne en tout lieu ! Nations opprimées,
Unissons nos sanglots et nos mains désarmées !
Cieux, voilez-vous, les justes vont mourir.
Les rois ont ressaisi leur hache héréditaire ;
La force règne et le droit va périr ;
Un siècle de martyrs s'ouvre encor sur la terre.

LE POÈTE.

France, entends-tu râler les nations ?
Le droit succombe et les bombes l'emportent ;
Ton nom se livre aux malédictions ;
C'est à regret que tes enfants le portent !
Le despotisme en tout lieu s'enhardit,
Fier de ta honte et fort de ton silence ;
Et la victime agonise et se dit :
Le ciel est sourd et le monde est maudit.

LE CHOEUR.

Oh ! que Dieu protège la France !

LE POÈTE.

Quand Février, de son fier branle-bas,
Poussait ton peuple à la terre promise,
Un monde entier se jetait aux combats,
Et te suivait comme un autre Moïse ;
Mais à l'espoir l'Europe dit adieu ;
Ton génie erre en un désert immense ;
Ne voit-il plus la colonne de feu ?
Se perdra-t-il, abandonné de Dieu ?

LE CHOEUR.

Oh ! que Dieu protège la France !

LE POÈTE.

Crains à ton tour ! Pour ton peuple vainqueur,
La République est-elle une Capoue ?
Te verrons-nous, France, frappée au cœur ?
Un czar déjà t'a frappée à la joue.
Mil huit cent quinze a tracé le chemin !
Peux-tu cesser un jour d'être féconde ?
Oh ! si le Nord sur toi passait demain,
Il manquerait un guide au genre humain.

LE CHOEUR.

Oh ! que Dieu protège le monde !

LE CHOEUR (*en entier*).

Hélas ! hélas ! nos défenseurs
Sont frappés en anges rebelles ;
Et nos fruits les plus doux, nos palmes les plus belles
Sont foulés par les oppresseurs.

LE CHOEUR (*première partie*).

Peuple, jusques à quand, dupe de ta clémence,
Laisseras-tu prendre ta liberté
Aux pièges de la confiance,
Et de la générosité ?
Que pouvaient-ils, tes rois, contre ta volonté ?
Rien par le droit, et rien par leur puissance,
Rien que par l'artifice à l'enfer emprunté.
Tu tombes, auguste victime,
Et ton vainqueur, hier ton amnistié,
Te mutile aujourd'hui, t'écharpe, te décime ;
O toi qui fus clément, n'attends pas de pitié.

LE CHOEUR (*deuxième partie*).

Il te reste Dieu seul ; ta cause est immortelle ;
Et Dieu semble nous réprouver !
Veut-il pour ses élus une race nouvelle ?
Attendra-t-il un siècle encor pour nous sauver ?
De ce siècle opprimé j'entends le dernier râle ;
Les rois scellent sur lui la pierre sépulcrale ;
Puissent nos fils la soulever !

LE CHOEUR (*en entier*).

L'ordre règne en tout lieu ! Nations opprimées,
Unissons nos sanglots et nos mains désarmées !
Cieux, voilez-vous, les justes vont mourir.
Les rois ont ressaisi leur hache héréditaire ;
La force règne et le droit va périr ;
Un siècle de martyrs s'ouvre encor sur la terre.

—
—
R.

SCles pas,
le monde.
L A et qui fonde !
combats !

(*Régina jette son manteau
deuil, la poitrine partie*).

Non ! la France est debout monde !
Epousa l'esprit-saint des rant,
Elle vous a créés, peuples, émonde
Vous voit, depuis trente anaissant ;
Chaque coup que vous por'éteindre
Est un glaive acéré qui lui^g versé ;
Et la France est toujours, insensé !
La Vierge aux Sept-Doulet ut l'atteindre !

(entier).

Mais le juste au tombeau nes pas
Quand il triomphera ce sere monde !
Alors j'embouche^rai la trot et qui fonde !
L'ange du jugement courra combats !
Aux quatre coins du ciel u
O peuple, sonnera ta résur
Alors tiens ton cœur prêt e^{II}.
En deux camps l'on verra l
Le droit contre la force, et l^{CE}.
Tous les peuples debout, et
Rois, déchaînez encor les d^{ivi d'agents et de soldats}.
Que la destruction descendois, je vous arrête !
Jetez le genre humain dans
Où se livrent combat, la vi^E.
Dieu commande au chaos pjour des plaisirs,
Et le peuple y reprend une:hômions une fête :
Il rejette aux enfers le trôn martyrs !
Le sol se purifie et le mond
Ton Eden, Créateur, ta Sio^{ux} soldats
Paraît au fiat lux de la Dém^{on} le fusille.

SCÈNE VI.

LA FRANCE.

(Régina jette son manteau de fête et se montre couverte de deuil, la poitrine percée de coups.)

Non ! la France est debout ! la France, ô nations,
Epousa l'esprit-saint des révolutions.
Elle vous a créés, peuples, et sainte mère,
Vous voit, depuis trente ans, traîner vers le Calvaire ;
Chaque coup que vous porte un royal assassin,
Est un glaive acéré qui lui perce le sein,
Et la France est toujours, généreuse et féconde,
La Vierge aux Sept-Douleurs des libertés du monde !

Mais le juste au tombeau ne reste que trois jours ;
Quand il triomphera ce sera pour toujours.
Alors j'embouche la trompette éclatante ;
L'ange du jugement courra de tente en tente ;
Aux quatre coins du ciel une acclamation,
O peuple, sonnera ta résurrection !
Alors tiens ton cœur prêt et ta lame aiguisée !
En deux camps l'on verra la terre divisée :
Le droit contre la force, et bannières au vent,
Tous les peuples debout, et la France en avant !
Rois, déchaînez encor les démons de la guerre !
Que la destruction descende sur la terre,
Jetez le genre humain dans ce gouffre béant
Où se livrent combat, la vie et le néant !
Dieu commande au chaos par la voix de la France :
Et le peuple y reprend une grande existence,
Il rejette aux enfers le trône et le bourreau ;
Le sol se purifie et le monde nouveau,
Ton Eden, Créateur, ta Sion, ô Messie,
Paraît au fiat lux de la Démocratie !

LE CHOEUR.

O France, chacun de tes pas,
Mesure un siècle pour le monde.
Honneur au fer sacré qui détruit et qui fonde !
Gloire à l'archange des combats !

LE CHOEUR (*première partie*).

Il est né le sauveur du monde !
Hérode, à ce cri pâissant,
Du peuple que sa rage émonde
Coupera tout rameau naissant ;
Sa frayeur ne pourra s'éteindre
Que dans le dernier sang versé ;
Mais Dieu rit du glaive insensé !
Le Sauveur, nul ne peut l'atteindre !

LE CHOEUR (*en entier*).

O France, chacun de tes pas
Mesure un siècle pour le monde !
Honneur au fer sacré qui détruit et qui fonde !
Gloire à l'archange des combats !

SCÈNE VII.

LA POLICE.

LE CHEF DE POLICE, *entrant, suivi d'agents et de soldats.*

Que nul ne sorte ! au nom des lois, je vous arrête !

LE POÈTE.

Quoi donc ? le mardi-gras est le jour des plaisirs,
Et nous aussi, messieurs, nous chômons une fête :
La fête des proscrits, la fête des martyrs !

LE CHEF, *aux soldats*

Le premier qui résiste, amis, qu'en le fusille.

(Aux prisonniers.)

Nous avons entendu vos cris séditieux.
La conspiration se tramait en ces lieux;
Vous voulez renverser l'ordre avec la famille.
Mesdames et messieurs, en prison, s'il vous plaît.

UN AGENT, à ses camarades.

Quelle bonne journée et quel coup de filet!

LE CHOEUR, chantant.

Sa frayeur ne pourra s'éteindre
Que dans le dernier sang versé ;
Mais Dieu rit du glaive insensé,
Le Sauveur, nul ne peut l'atteindre !

.
.
.
.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES DIVERSES.

AUX VAINQUEURS D'UN JOUR.

Victoire ! triomphez dans le sang et la joie !
Fusillez ! proscrivez ! le peuple est votre proie.
Mais qui donc êtes-vous pour le fouler aux pieds ?
Ce peuple, sous son geste, hier encor, vous rampiez !

Ah ! vous vous oubliez ! Comptez bien votre nombre :
Quelques brigands qu'un souffle eût rejetés dans l'ombre !
Laissons-là vos valets : ils fuiront vos revers ;
Je puis vous clouer, tous, au pilori d'un vers !
Houra donc, sous le fouet en attendant le sabre !
Ma muse mènera votre danse macabre !
Et, — c'est Dieu qui le veut, — votre nom criminel
En sortira marqué d'un opprobre éternel.

Toi, quand Naples debout montrait un front de maître,
Tu courais te tapir sous la robe d'un prêtre ;
Épargné, tu trouvas la ruse dans son sein,
Tu pris ton peuple au piège et t'en fis l'assassin ;
Mais, Ferdinand-Bourbon, quand tu crois qu'il succombe,
C'est lui qui t'a vaincu, te nommant le Roi-Bombe !

Toi, ton peuple écharpé gisait sur le pavé :
Tu pleurais à genoux ; sa main t'a relevé.

Du palais des Hapsbourg, toi, la frayeur t'exile,
Mais le spectre de Blum te suit dans ton asile ;
Vainement du pouvoir tu déposes le faix :
On abdique son trône et non pas ses forfaits.

Toi, Sophie est ton nom ; nourrice et souveraine,
Tu jettes des Hongrois à ta jeune murène.

Toi, Rome en appelait au plus saint des combats,
Tu dis à ses héros : Dieu ne le permet pas !
Mais perdre ta couronne en gardant la tiare :
Aux armes ! tu bénis le glaive du Barbare,
Et, levant contre Rome un sacrilège ban,
Le saint prêtre du Christ est un Coriolan !

Tzar, la peur te saisit, quand l'Europe s'enflamme,
Comme un scorpion pris dans un cercle de flamme ;
Mais le feu couve-t-il, pour le rendre impuissant,
Tu fais de ta frontière un long fleuve de sang.

Vous ! oh ! pour relever un trône de l'abîme,
Prenez la République, ainsi qu'un pseudonyme
Que vous comptez bientôt rejeter, masque usé,
Pour imposer un maître au pays abusé ;
Vous, oh ! pour étouffer le moderne évangile,
Jurez, comme Néron, d'incendier la ville !
En vain, sans honte unis, sans pudeur conspirant,
Vous cherchez, à vous tous, à faire un Talleyrand !
La France vous a vus, cachant votre colère,
Vous parjurer aux pieds du géant populaire ;
Prostituant l'encens à sa rébellion,
Vous vous êtes blottis dans sa peau de lion :
Il vous a, tous, couverts de sa mansuétude.
Mais la peur fit bientôt place à l'ingratitude,
Et vous êtes restés, oubliés du vainqueur,
Cachés sous son manteau, pour lui ronger le cœur !
Vos dents s'y briseront, d'un vain poison armées !
Hercule de son sein secôura les pygmées !

Voilà tous nos vainqueurs ! monarques orgueilleux,
Vous l'emportez encor ! l'ordre règne en tous lieux.
L'ordre ! oh ! n'ajoutez pas au meurtre le blasphème ;
Soyez francs dans le crime, et despotes quand même !
Quand vous vous appuyez sur le droit du canon,
N'insultez pas les cieus en invoquant leur nom.
La justice est en pleurs, la liberté succombe,
Et vous n'établissez que l'ordre de la tombe !

Mais quel est donc le droit que vous avez sur nous
Pour l'oser soutenir avec tant de courroux,
Pour qu'en son nom la hache en tout lieu se promène ?
Nul n'a le droit de mort sur la famille humaine.
Non ! vous n'êtes pas nés au milieu d'un troupeau,
Pour en vendre la chair, pour en tondre la peau !
Non ! Pour atténuer l'orgueilleux sacrilège
D'un homme possédant un peuple en privilège,
Il faudrait que cet homme, esclave du devoir,
Sût, l'ayant usurpé, mériter le pouvoir,
Et rendit son pays si libre et si prospère
Que tous, s'il abdiquait, crussent perdre leur père.

Mais vous ! votre seul droit est le droit du plus fort.
Le peuple a faim : le bagne ! il se lève : la mort !
Vous n'avez pour soutiens de vos pouvoirs sauvages
Que l'ignorance abjecte ou de sanglants ravages !
Cessez donc d'emprunter la ruse des démons ;
Vous voulez opprimer, dites : Nous opprimons.

Vous ne l'oseriez pas ! car ces mots vous condamnent.
Le droit est saint ; malheur à ceux qui le profanent !
Et vous le savez bien : pour vous gagner les cœurs,
Vous plantez son drapeau sur vos canons vainqueurs ;
Son nom de vos palais couvre le frontispice ;
Vains mensonges ! un souffle emporte l'édifice
Qui n'a point pour ciment la justice et l'amour :
Le succès sans le droit ne peut durer qu'un jour.

Hâtez-vous de régner ! transformez vos domaines
En une Josaphat de dépouilles humaines !

Faites votre vendange, et buvez sans remords
Le sang, et puissiez-vous en tomber ivres morts !
Car si vous surviviez à la sieste horrible,
Votre réveil aurait un spectacle terrible,
Et vous regretteriez, dans un long châtement,
Tant d'horreurs et de maux entassés vainement.

Avant d'exécuter la suprême sentence,
Le peuple triomphant vous offrit sa clémence ;
Mais qui pourrait changer la Sodôme des cours ?
Il parlait du devoir et vous y fûtes sourds.
Depuis ce temps son cœur, que la vengeance alarme,
Cherche en vos rangs un juste, un seul qui la désarme :
Espoir trop généreux qui fut toujours menteur !
Il laissera frapper l'ange exterminateur.

Rois, tremblez ! vous verrez sortir de ses entrailles,
D'immenses bataillons pour braver vos mitrailles ;
Vous armerez en vain ! Le peuple rugissant
Empruntera la foudre aux mains du Tout-Puissant.

Il vous offrait la paix, le dévouement d'un frère,
Vous les lui refusez : il accepte la guerre !
Vous voulez, de l'amour repoussant tout le fruit,
Que l'un des deux partis soit soumis ou détruit :
L'un des deux le sera ! L'oppression lui pèse ;
L'Europe entière aura son grand quatre-vingt-treize ;
Et le sage, priant, l'œil plein d'un sombre feu,
Dira : Laissons passer la justice de Dieu !

Déc. 1849.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

LA VICTOIRE DE MARIUS.

— « Verrons-nous plus longtemps provoquer nos courages ?
C'est une lâcheté de souffrir tant d'outrages !
Qu'on nous mène au combat ! le droit est le plus fort !
Mais, dussions-nous périr, qu'on nous mène à la mort ! » —

Ainsi le camp romain éclatait en murmures ;
Car, lui lançant au front les traits de mille injures,
Les Barbares passaient, dévastant les cités,
Et, vainqueurs, de leur gloire et de leurs cruautés,
Ils venaient, à ses yeux, étaler les trophées :
Les femmes des Romains dans le viol étouffées,
Les supplices des chefs, les chaînes des soldats...
Et le camp bondissait, avide de combats.

Mais Marius était consul : puissant et sombre,
Il bravait leurs excès et calculait leur nombre ;
Marius attendait l'heure ; sa volonté
Tenait l'armée au frein comme un cheval dompté.

Deux ans, captive au camp, elle pleura de rage,
Elle subit la honte et contint son courage ;
Deux ans, sous les affronts qui l'accusaient de peur,
Elle exerça son bras, elle endurcit son cœur ;
Et lorsqu'à son courroux la digue fut levée,
Marius triomphait et Rome était sauvée.

10 Mars 1830.

LA CENSURE.

« La censure, la censure! Voilà le grand mot,
voilà la loi suprême qui peut sauver l'art drama-
tique, si l'art dramatique peut être sauvé. »

(JOURNAL DES DÉBATS.)

La censure! courage! et soyez conséquents!
Mettez l'Europe au frein et la France aux carcans!
N'est-ce pas, sous les coups de vos haineux suffrages,
Qu'on vit la liberté faire d'affreux naufrages,
Les cautionnements bâillonner les journaux,
Et contre des vaincus s'armer vingt tribunaux?
Et, — dans la presse, au club, au sénat, dans l'armée, —
Quand la démocratie, en tout lieu comprimée,
Trouve à se faire jour et, pouvoir indiscret,
Dans tout l'éclat du club au théâtre apparaît,
Sentant que sa défaite est loin d'être emportée,
Vous voulez du talon repousser l'effrontée;
L'exercice d'un droit vous semble trahison;
Vous criez : la censure! et vous avez raison!

Glorieux commerçants, romantiques illustres,
La censure à son frein tenait vos premiers lustres;
Avides de renom, alors, et de combats,
Vous sonnâtes contre elle un fougueux branle-bas :
— « La France se devait au monde; la pensée,
» Sans crime ni danger, n'était pas offensée... » —
Il n'est point de grands mots, il n'est point de droits saints
Dont vous ne vous faisiez une arme en vos desseins;
La liberté sourit aux nouvelles croisades;
Le génie y courut de brillantes passades;

Le triomphe du droit illustra plus d'un luth ;
La censure tomba ; mais quel était le but ?

Faire un trafic des vers, de l'art une denrée
Esclave de la mode, à tous ses goûts livrée,
Qui, produite à bas prix, bien cotée au marché,
Soit souvent demandée à l'auteur recherché ;
Par des livres sans foi. dangereux, inutiles,
Rendre les cœurs pervers ou les esprits futiles ;
Sur la scène où Racine entonnait un beau chant ,
Faire entendre le cri d'une fille accouchant ;
Au lieu des traits si fins que burinait Molière,
Crayonner dans l'égout une charge grossière ;
Par d'impudents forçats remplacer Tabarin,
Changer Phèdre en Borgia, Sganarelle en Vautrin ;
Chercher de grands effets dans un monstre qu'on grime,
Ou dans l'argot du baigneur une éloquence au crime ;
Pour son livre, avorton de vingt pères auteurs,
A tout vice flatté demander des lecteurs,
De l'histoire en romans faire un abus indigne,
Et corrompre les mœurs, à trente sous la ligne.

Grand but ! digne des mains qui voulaient l'exploiter !
La langue de Boileau ne pouvait s'y prêter :
Rien ne fut respecté ; la France, vingt années,
Par des arts dégradés, vit ses mœurs profanées ;
Elle y perdait l'honneur, la justice, l'amour ;
Mais vous battiez monnaie, ô grands hommes du jour !

Oh ! lorsque des poisons dont vous faites commerce,
Un malheureux s'enivre et tombe à la renverse ;
Lorsque l'enseignement qu'on reçoit au parquet
Rend le vol de bon ton, l'adultère coquet,
Forme pour Charenton des âmes incomprises,
Et peuple de héros les bancs des cours d'assises ;
Lorsque le pistolet, le réchaud ou l'éther
Jette à la morgue pleine un singe de Werther,
Ou que le fleuve emporte hélas ! la jeune fille
Que le roman arrache aux vertus de famille ;

Ne vous sentez-vous pas, en face de ces morts,
Un aiguillon, au cœur, qui ressemble au remords ?
Songez-vous que c'est là le fruit de votre plume ?
Et quand de ce penser repoussant l'amertume,
Vous courez aux Laïs partager vos butins,
Craignez de voir s'asseoir un fantôme aux festins,
Ou que l'on vous surprenne, en un sommeil lucide,
Essuyant sur vos mains une encre fratricide !
Car vous devez vous dire, en vous frappant le sein :
C'est nous qui suscitons ce délire assassin ;
Nous qui semons le vice et fomentons les crimes...
Pour vendre un livre cher ou pour de belles rimes !

Vous devez dire... — non, vous ne vous disiez rien :
La censure était morte et la vente allait bien !

A veugles trafiquants, vous comptiez sans votre hôte !
La censure existait, mais libre, fière et haute ;
— Non cette arme à châtrer, despotiques ciseaux,
Instrument préventif aux mains de quelques sots,
Qui, tolérant l'impie et soudoyant l'obscène,
A l'esprit politique interdisait la scène,
Sacrifiant sans honte à de vils intérêts
La morale éternelle et l'éternel progrès ; —
Mais l'oracle suprême, inévitable, auguste,
Qui trouve son trépied au cœur du peuple juste,
D'avec l'ivraie un jour sépare le froment
Et donne aux réprouvés l'oubli pour châtiment.
L'Opinion n'a point, — patiente, mais sure, —
Invoqué contre vous l'arbitraire censure ;
A vos propres écarts qu'elle sut condamner,
Elle se contenta de vous abandonner :
Quand la corruption en système érigée,
Cette chaîne qu'un roi dans l'ombre avait forgée,
Et qui, des grands escrocs, des traîtres de bon ton,
Descendait aux vendeurs du venin-feuilleton ;
Quand la corruption, dans toute sa fragrance,
Parut et fut trop lourde à porter pour la France,
Et qu'à l'espoir du bien il fallut dire adieu,
Le grand exécuteur des sentences de Dieu

Se leva ; tout fut dit ! — Aux comptoirs despotiques,
Vous seuls, semblez survivre, ô marchands romantiques !
Mais du complice-roi vous subirez le sort ;
L'éclair de février vous a frappés de mort !

Le monde a fait un pas. De l'abus et du vice
Un geste de mépris renversa l'édifice ;
Les révolutions hâtent l'œuvre du temps ;
Vous avez, en un jour, vieilli de cinquante ans.
Indignes héritiers de nos anciens poètes,
Ils chantaient pour les rois et vous pour les lorettes ;
Eux du moins, quand le peuple acceptait ses tyrans,
Si grand que fût le prince, ils se faisaient plus grands ;
Mais vous, vous, citoyens d'une libre patrie,
Vous la rapetissiez avec votre industrie ;
Et la France pour vous resterait sans mépris,
Elle qui renîrait leur grandeur à ce prix !
Non, elle ne veut plus, pour faire ses délices,
Courtisans de pouvoirs, ni courtisans de vices !

O mission de l'art, sublime apostolat,
Nous avons trop souffert que l'on vous violât !
La République doit, — glorieuse assurance, —
Effacer cette tache au soleil de la France,
Et comme une livrée, un reste de carcan,
Rejeter tout cet art de boue ou de clinquant.
A nous, Ponsart, Augier, Dupont, La Chambaudie !
Prêtez à la justice une plume hardie,
Et rendez-nous, après leur patois immoral,
Les mœurs du citoyen, la langue de Pascal !

Les lettres renaîtront ; il fallait au vieux monde
Des plaisirs de satire et de vieillard immonde ;
Le peuple qui renaît, ardent de puberté,
Veut des chants de devoir, d'honneur, de liberté !
Loin de lui l'opium des spectacles obscènes !
A lui le pur froment et les vérités saines,
L'aliment du héros, du sage ; car il doit
Vivre pour la grandeur et mourir pour le droit !

DU MÊME ÉDITEUR
EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES :

POÉSIES POLITIQUES

ET ÉLÉGIAQUES,

PAR

CHARLES POTVIN.

LES DÉFENSEURS DE LA FAMILLE,

A LOLA MONTÈS,

PAR

L. LABARRE.

Prix : 30 centimes.

RÉPUBLICAINE OU COSAQUE,

Par L. Labarre.

DEUXIÈME ÉDITION.